

Weimar

Hervé Dumez
École polytechnique / CNRS

À l'écart des grandes routes commerciales, enserrée dans ses antiques murailles dont les portes fermaient encore la nuit, c'était une petite ville d'à peine six mille âmes si l'on ne comptait pas les vaches qui défonçaient la terre des rues en partant aux prés le matin, et en rentrant le soir à l'étable, la transformant en boubier malodorant. Au cours d'une nuit dantesque, le château avait brûlé et l'on avait juste étayé les murs des ruines en espérant les reconstruire un jour. On aurait cherché longtemps quoi en dire, sinon qu'au couvent des Franciscains avait séjourné quelquefois Luther. Un retable de Cranach, à l'église Saint-Pierre et Saint Paul où il avait prêché, en gardait témoignage. La place de l'hôtel de ville seule était pavée et acceptable, où l'on pouvait dormir à l'unique auberge digne de ce nom, l'Éléphant. Dans la maison qui la jouxtait avait vécu quelques dizaines d'années auparavant une famille de musiciens dont le père, Jean-Sébastien, avait quitté la ville après avoir effectué un séjour de plusieurs semaines dans la prison du château, parce qu'il avait décidé de partir pour Cöthen et que son duc voulait l'en empêcher. Né dans cette maison, Carl Philipp Emmanuel, son fils, était le point de référence de toutes les audaces musicales, mais loin de là, à Hambourg.

La duchesse Anna-Amalia attendait les dix-huit ans de son fils aîné pour lui transmettre le pouvoir. Lorsqu'il revint du périple qui l'avait amené jusqu'à Paris, Charles-August était accompagné d'un jeune licencié en droit à peine plus âgé que lui et tout auréolé du succès littéraire de son *Werther*. Les années qui suivirent furent folles : ce n'étaient que pièces de théâtre improvisées en quelques jours, bals masqués à thèmes, séances de patinage l'hiver, expéditions dans les villages des alentours pour séduire les jeunes paysannes et jouer les fantômes la nuit en effrayant tout le monde. À son arrivée, le duc avait offert à Goethe une maison de jardin à l'extérieur des remparts, nichée à l'ombre d'une colline boisée, à proximité de la rivière. Inhabitable l'hiver, elle fit du bourgeois de la ville impériale et libre de Francfort un sujet du duché de Weimar-Eisenach. Le poète fut bientôt nommé au conseil secret et occupa les fonctions de ministre. Les familles d'ancienne noblesse méprisaient le jeune arriviste. Il les conquit par le sérieux qu'il mit à remplir ses fonctions, sa bonne



La maison de jardin (Goethes Gartenhaus)



Friedrich Schiller

humeur, son intelligence, sa capacité à désamorcer les tensions. Même le vieux Wieland dont il s'était gaussé, fut tout de suite séduit. Mais le jeune homme semblait destiné à perdre tout talent dans les tâches administratives qui l'accablèrent durant des années et le vieillirent.

Lorsque Schiller passa pour la première fois à Weimar, lui s'était enfui en Italie pour un séjour qui transforma son être et ses pensées. Quand ils se virent, ils se déplurent profondément l'un l'autre. Dans ce jeune homme proscrit, emprisonné un temps, écorché, chantant la liberté sous toutes ses formes, réfractaire à toute autorité, Goethe revécut l'adolescent qu'il avait été et dont il avait eu tant de mal à se débarrasser. Schiller pourtant, dans ses pensées et les gestes qui les accompagnaient, avait la grâce. Son sourire venait des profondeurs de l'enfance. De son côté, il était trop pénétrant pour reprocher à Goethe ce que les autres

pouvaient voir en lui, un poète infatué et fini, devenu en vieillissant un mondain respectueux des hiérarchies sociales. Ce qui le rebutait était autre chose : derrière un abord affable, la muraille protectrice que l'homme avait élevée autour de son moi profond, qui semblait ne devoir s'ouvrir jamais, à personne, un besoin viscéral de secret. Ils se retrouvèrent cependant un jour pour une promenade au bord de l'Ilm et se découvrirent alors. À l'un comme l'autre, ces échanges devinrent indispensables : « *Par un ciel si sombre, le plaisir de converser est une consolation unique* »¹. Par-delà leurs différences profondes, ces deux intelligences se reconnurent. S'admirant, elles se libérèrent, dans la critique mutuelle. Marchant ensemble durant des heures, elles se mesuraient, s'illuminaient réciproquement, se faisaient rire, se nuançaient, se stimulaient, s'enchaînaient, ainsi que deux miroirs jumeaux. Elles oublièrent le monde, soupirant de tout ce qui devait les séparer : « *Les relations avec les autres font notre existence, et nous la ravissent* »². Ensemble, ils se moquèrent de l'esprit de sérieux dans les *Xénies* qui firent hurler l'Allemagne pédante et écrivirent de merveilleuses ballades croisées. Ils se corrigeaient, n'écrivaient aucun texte que l'autre n'ait lu, se partageaient les sujets qu'ils avaient imaginés de concert.

La vie les ayant séparés, tout le restant de ce qui lui en demeurait Goethe s'interrogea sur chaque page qu'il écrivait : qu'en aurait pensé l'Unique, le seul être dont l'appréciation importât ? Il vivait avec cette question, et le désespoir irrémédiable de l'absence de réponse. La grande maison du *Frauenplan* avait été transformée en temple un peu ridicule de ses souvenirs d'Italie, mais la petite maison de jardin l'habitait. Schiller, qui avait éprouvé le même sentiment, avait voulu l'acquérir. Lui y avait composé son chant à la lune, regardant le ciel au-delà des arbres et des collines, par la petite fenêtre :

*Ich besaß es doch einmal,
was so köstlich ist!
Daß man doch zu seiner Qual
Nimmer es vergißt!*³

L'été, la duchesse douairière se retirait au château d'Ettersburg et Goethe qui était du séjour y organisait des fêtes. Les ducs de Weimar entretenaient le gibier pour leurs chasses sur la



Chaîne de montagnes sous la lune
Gaspar David Friedrich, vers 1805
(Weimar, Residenz)

1. Schiller à Goethe, 29 septembre 1798.
2. Goethe à Schiller, 9 juin 1799.
3. Un jour j'ai possédé pourtant
Quelque chose de si précieux !
Pour mon tourment,
Il est impossible de jamais l'oublier.

colline de l'Ettersberg et le conseiller Goethe devait gérer les plaintes des paysans dont les sangliers ravageaient les champs. Il aimait à emprunter une allée forestière qui conduisait à un bois de hêtres. Au milieu d'une clairière se tenait un jeune chêne, le seul de l'endroit. Il s'asseyait à son ombre, y lisait et rêvait, et grava un jour son nom dans l'écorce. Dans un recoin du parc qu'ils avaient aménagé au bord de l'Ilm, le duc avait fait installer un fût de colonne qu'un serpent enlaçait, avec ces mots : *genio hujus loci* – au génie de ce lieu.

Des années plus tard, Liszt se voit offrir une villa au bord de ce même parc et le virtuose itinérant s'y fixe, attirant à lui l'élite musicale du temps. Berlioz s'y rend régulièrement, en pèlerinage sur le lieu qui avait abrité l'idole dont il avait mis le *Faust* en musique, y donne la *Symphonie fantastique*, pestant contre l'absence de harpe dans l'orchestre. Mais l'accueil qu'y reçoit sa musique est le plus enthousiaste qu'il ait connu. La *Damnation de Faust* est présentée à deux pas de la maison de Goethe, et le compositeur reçoit des mains du duc l'ordre du faucon blanc. Quand une souscription est ouverte après sa mort pour ériger un monument à Berlioz dans Paris, le duc et la duchesse envoient une participation. Il n'en sera pas fait mention : les poussées nationalistes de part et d'autre du Rhin sont alors déjà trop violentes.

En mai 1897, un philosophe aphasique et prostré est ramené de Turin et interné dans une petite maison médicalisée. Ce qu'il reste de Nietzsche y passe les trois dernières années de sa vie, prostré. Sa sœur y crée un centre d'archives de son œuvre.

Une vingtaine d'années plus tard, conservateurs et sociaux-démocrates se mettent d'accord à l'issue du premier conflit mondial pour la rédaction d'une constitution républicaine. Mais le climat insurrectionnel de la capitale est peu propice à ce travail. Les spartakistes enflamment Berlin avant d'être écrasés, exécutés de sang froid pour Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, leurs cadavres jetés à l'eau. On cherche donc un endroit tranquille et on se place sous l'ombre protectrice des deux poètes : l'assemblée constituante se réunit un jour de neige à Weimar, le 6 février 1919. Le 11 août, la constitution est promulguée. Elle crée un État fédéral constitué de dix-neuf Länder, accorde le droit de vote aux femmes. Une République, enfin. Même si les commencements seront difficiles, tout le monde le sait, un espoir de renaissance s'établit. Mais entre-temps, il a fallu, sous la menace de la reprise de la guerre et en l'absence de toute négociation, accepter le Traité de Versailles. Dans le théâtre de Weimar où Berlioz et Liszt avaient dirigé leurs œuvres, le ministre-président Bauer fait voter l'acceptation le 23 juin en déclarant :

Nous sommes désarmés. Mais le désarmement n'est pas le déshonneur ! (*Applaudissements*)

Certes, nos adversaires veulent attenter à notre honneur, sans aucun doute possible, mais je crois et je croirai jusqu'à mon dernier souffle que cette tentative retombera pour une fois sur ses auteurs même, et que ce n'est pas notre honneur qui périt à l'occasion de cette tragédie mondiale. (*Vifs applaudissements*)

Au moment où est créée à Weimar la République, y voit aussi le jour le Bauhaus, soutenu par les autorités de la ville et du tout nouveau Land de Thuringe. Klee pour le cours de « composition élémentaire », Kandinsky pour enseigner la fresque, rejoignent le projet. Des bâtiments sont construits et en 1923 est organisée la



Genio hujus loci



Théières, Bauhaus (1924)



La souche du chêne de Goethe, Buchenwald. L'arbre fut touché par une bombe incendiaire lors d'un bombardement anglais en 1944. Une légende chez les déportés voulait que l'Allemagne nazie s'effondrerait quand le chêne tomberait.

première grande exposition. Kandinsky et Gropius donnent des conférences. Mais le Bauhaus devra bientôt quitter la ville.

En effet, évoquant le nom d'une République mal née, l'Allemagne classique et Nietzsche, Weimar est particulière aux yeux des nazis. Elle accueille le congrès du parti en 1926 et la *Hitlerjugend* y est fondée. Quatre ans plus tard, Wilhelm Flick est le premier nazi à accéder au poste de ministre d'un Land, et c'est en Thuringe. En 1933, Elisabeth Förster-Nietzsche, la sœur du philosophe, reçoit Hitler dans la Humboldtstrasse. Elle déclare que Mussolini et Hitler réalisent la philosophie de son frère.

Bientôt, sur l'Ettersberg, des travailleurs forcés abattent les hêtres, prenant soin de laisser, seul au milieu d'une immense clairière, le chêne de Goethe. À l'intérieur d'une clôture électrique sont élevés des baraques, des bâtiments, un crématoire. Le chemin forestier qu'empruntait Goethe devient Allée de sang. À cause du souvenir du poète, le nom d'Ettersberg est abandonné. Ce sera la forêt de hêtres – *Buchenwald*.



Jeune, Juliane de Krüdener avait été extravagante. Elle avait conquis la célébrité dans l'Europe entière avec un roman autobiographique, *Valérie*, une bluette au style très pur inspirée de *Werther*, et, mariée à un ambassadeur de Russie, s'était enfuie avec un jeune capitaine de cavalerie français. Mais subitement secouée par une crise mystique, elle prêche dans les cours européennes l'idée, qui se répand sur tout le continent, que Napoléon est l'Antéchrist annoncé par la Bible. Sa vie se termine entre illumination et soutien aux pauvres, dans la ruine. Le mercredi 29 juin 1825, le chancelier Mueller monte le grand escalier de la maison du *Frauenplan* et Goethe l'accueille en haut, d'humeur enjouée. À l'annonce que lui fait Mueller de la mort de Madame de Krüdener, le poète a ces mots, légers et terribles :

Une vie comme la sienne est semblable à de la sciure de bois : à peine peut-on en tirer un petit tas de cendres pour la fabrication de savons.

Ainsi très exactement furent prises les vies de ceux qui les laissèrent sur l'Ettersberg, qu'ils s'appelassent Henri Maspero Raphaël Élizé ou Maurice Halbwachs. À la métaphore cruellement froide d'un poète sans doute se réduiront les nôtres. « *Il me conseilla pourtant de lire Valérie* », ajoute néanmoins le chancelier ■



L'escalier de la maison du Frauenplan, dessiné par Goethe



Fürstengruft – Un duc eut l'idée de réunir pour toujours les deux poètes dans le mausolée réservé à la famille de Saxe Weimar-Eisenach. Le cercueil de Schiller fut déterré du jardin de la Jacobskirche dont Bach avait été l'organiste et où l'auteur des Brigands avait été inhumé de nuit, à la sauvette.